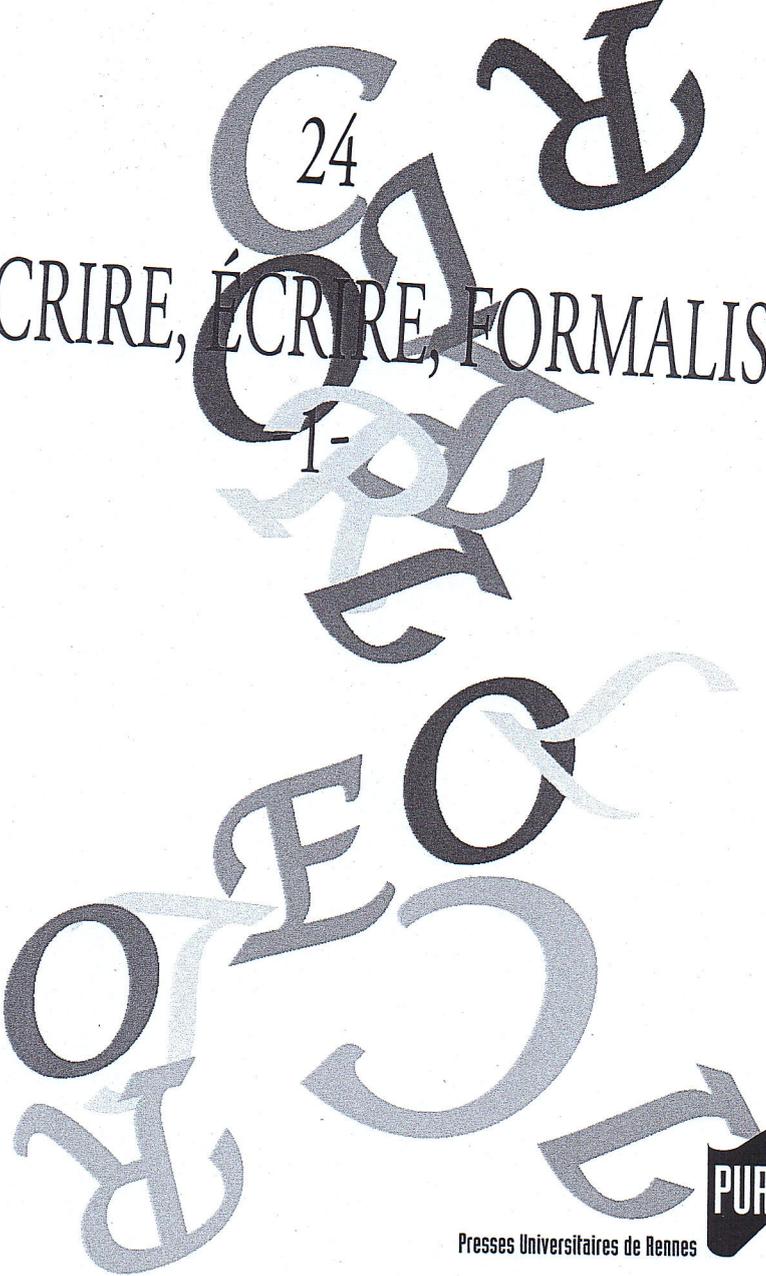


24

TRANSCRIRE, ÉCRIRE, FORMALISER

-1-



travaux linguistiques du CerLiCO

24  
TRANSCRIRE, ÉCRIRE,  
FORMALISER

-1-

sous la direction de  
Gilles COL et Sylvester N. OSU

## s o m m a i r e

Gilles COL, Sylvester N. OSU	7	Préface
Isabelle RACINÉ, Françoise ZAY, Sylvain DETEY, Yuji KAWAGUCHI	13	De la transcription de corpus à l'analyse inter- phonologique: enjeux méthodologiques en FLE
Isabelle ESTÈVE, Agnès MILLET	31	Transcrire et annoter les relations sémantico- syntaxiques de la multimodalité dans les pro- ductions des enfants sourds
Marion BLONDEL, Jeanne GONACH, Gudrun LEDEGEN, Julia SEELI	51	Écriture-SMS en métropole et à La Réunion: «Zones instables et flottantes» du français ordi- naire et spécificités du contexte de surdité
C.S. BIANCHINI, G. GIANFREDA, A. DI RENZO, T. LUCIOLI, G. PETITTA, B. PENNACCHI, L. LAMANO, P. ROSSINI	71	Écrire une langue sans forme écrite: réflexions sur l'écriture et la transcription de la langue des signes italienne
Chantal RITTAUD-HUTINET	91	À la recherche d'outils spécifiques ou comment transcrire l'acoustique?
Marjolaine MARTIN	111	La controverse sur la transcription de l'anglais australien: une question identitaire
Sophie SAULNIER	127	Écrire les nombres: quelles analyses pour la lin- guistique?
Louis BEGIONI	147	Le continuum dialectal italien et les questions de transcription phonétique et phonologique: le cas particulier de l'Émilie romane
Sarah LEROY	163	Dans quelle langue transcrire les noms propres?
Simos P. GRAMMENIDIS	179	Traduire: transcrire, ré-écrire ou ré-énoncer?
Lucie GOURNAY	201	Comment «formaliser» <i>actually</i> : reformulation, formalisme, ou autre?
Abstracts	225	

**Simos P. GRAMMENIDIS**

*Université Aristote de Thessaloniki*

## **Traduire : transcrire, ré-écrire ou ré-énoncer<sup>1</sup> ?**

### **Résumé**

*L'objectif de ce travail est de mettre en valeur le fondement énonciatif de l'acte de traduire. Dans un premier temps, on présente les raisons imposant une nouvelle manière d'aborder l'acte de traduire, ensuite, on essaye de prouver que le processus traductionnel constitue un acte de méta-énonciation et on termine par les nouvelles perspectives qu'une telle conception nous offre. En effet, au sein d'une telle approche le phénomène traduisant est étudié de manière à la fois objective et holistique, le terme traduction englobe toute forme de médiation multilingue, l'acte de traduire constitue une activité de langage, le texte traduit est abordé comme le produit d'une époque et d'une société et le traducteur considéré comme un énonciateur de plein droit.*

### **Introduction**

Nul ne pourra mettre en doute aujourd'hui les points communs et les rapports d'affinité qui lient la traductologie à la linguistique. Toutes les deux ont comme objet l'étude d'activités humaines universelles. De même, comme les hommes ont parlé bien avant l'apparition d'une science du langage, ils ont traduit également bien longtemps avant que la traduction ne devienne l'objet d'une étude scientifique. Notons enfin qu'à l'instar de la linguistique, qui pour se constituer en discipline autonome, opère une rupture avec la philologie, de même la traductologie obtient pour certains un statut épistémologique autonome lorsqu'elle s'éloigne de la linguistique<sup>2</sup>.

Cette étude a pour but d'apporter un éclairage sur l'activité traduisante à l'aide d'une lecture « linguistique ». Ceci me permettra d'appréhender certains traits particulièrement significatifs du phénomène traduisant et de finalement mettre en valeur le fondement énonciatif de l'acte de traduire. Pour ce faire, je vais, dans un premier temps, présenter les raisons qui imposent une nouvelle manière d'aborder l'acte de traduire. Ensuite, je m'arrêterai

1. Que soient remerciées Héléne Chuquet et Lucie Gournay pour leur relecture de l'article.

2. Sur l'évolution de la réflexion traductologique voir entre autres Munday (2001) et Snell-Hornby (2006).

aux caractéristiques du processus traductionnel qui justifient tant son rapprochement de l'activité langagière ainsi que l'adoption d'une démarche énonciative. Enfin, je terminerai par les nouvelles perspectives qu'une telle conception nous offre.

### 1. Les raisons imposant une reformulation du traduire

La première question qui se pose est de savoir quel est l'intérêt de chercher à requalifier l'acte de traduire. Est-il nécessaire de relancer le débat sur la nature de l'acte de traduire ou s'agit-il d'une tentative d'une affligeante banalité dépourvue de sens? Comme il est essentiel de revoir, de temps à autre, les concepts de base dans toute discipline, cette tâche s'avère indispensable pour des sciences comme la traductologie qui sont relativement récentes et continuent d'être en quête de leur identité. À vrai dire, ma tentative d'éclaircir certains des traits caractéristiques de l'activité traductionnelle ne résulte pas tant de préoccupations d'ordre ontologique, conceptuel ou philosophique mais elle s'impose plutôt par un besoin réel, souligné de plus en plus par les traductologues eux-mêmes. Tymoczko (2005) considère, par exemple, la définition du concept de traduction comme une trajectoire centrale de la recherche traductologique dans les décennies à venir. Elle suggère également que le concept de traduction soit repensé pour englober dans le monde entier un plus grand nombre d'exemples ainsi que des pratiques plus diversifiées (Tymoczko, 2007 : 77). En effet, parmi les nombreuses raisons imposant la redéfinition de la notion du traduire, on pourrait citer les suivantes :

- les problèmes que pose de nos jours l'usage du mot *traduction*, d'autant plus que les limites entre un texte source et un texte cible sont de moins en moins claires ;
- la multiplication, voire la différenciation, de types de pratique traduisante attestée actuellement ;
- la vision réductrice de la traduction dans le monde occidental, rendue perceptible après l'internationalisation de la réflexion traductologique et son ouverture à d'autres cultures.

Le terme de *traduction*, tel qu'il est encore rencontré aujourd'hui, a un usage flou et ambivalent dans la mesure où il est susceptible de désigner le processus de passage d'une langue à une autre – une opération mentale donc –, le résultat de ce processus – une matérialité linguistique concrète – ou encore la notion abstraite incluant à la fois le processus et son résultat final. Le terme de traduction se met à désigner à la fois l'acte pratique du traduire et la théorisation scientifique et universitaire tandis que souvent il englobe plus que la seule opération traduisante, pour y inclure les acteurs et enjeux du domaine. Parfois, le terme fait l'objet d'une généralisation empêchant toute véritable réflexion sur la diversité de cette activité ainsi que toute analyse

épistémologique de sa pratique. Par ailleurs, à l'heure du plurilinguisme et de la mondialisation où nous vivons, il arrive souvent que de nombreux textes, tels que les bulletins et les revues multilingues, les dépliants d'information, les modes d'emplois, sans parler des textes communautaires, considérés jusqu'alors comme des traductions dans certaines langues, soient diffusés parallèlement sur plusieurs marchés sans qu'il soit précisé l'idiome de la version originelle. Ainsi, comme le note Fontanet (2007 : 190), « nous côtoyons sans cesse des textes dont nous ignorons la généalogie » et, par conséquent, très souvent on ne sait pas vraiment où le texte original s'arrête et où le texte traduit commence.

Le besoin de revoir la définition de l'acte de traduire tient aussi à la multiplicité de ses formes et de ses domaines d'application. La traduction comme transfert d'une langue-culture à une autre est devenue un concept très extensible et variable, recouvrant des réalités distinctes et évolutives, relevant de diverses fonctions<sup>3</sup>. Dans plusieurs milieux professionnels, à côté des catégories traditionnelles comme celles de la traduction spécialisée ou littéraire, de l'interprétation de conférence ou de communauté, qu'on connaît tous, on pratique de plus en plus de nouveaux types de transfert multilingue, mais en rejetant le mot de *traduction*, au profit par exemple de : localisation (des produits audiovisuels, des sites web ou des jeux vidéo), adaptation, doublage, documentation multilingue, editing, rédaction technique multilingue, médiation langagière, versionisation, révision, co-rédaction (de textes juridiques par exemple), etc. Il est évident que cette diversification des formes définit de nouvelles compétences de la part des traducteurs et entraîne aussi la multiplication de leurs fonctions à remplir, car une spécialisation poussée par domaine, par outil et par type de document est exigée, dans le cas de la communication multilingue multimédia notamment (Gouadec, 2002). D'après Gambier (2009 : 33) ce phénomène attesté de prolifération de termes pourrait être expliqué par deux raisons :

- la *traduction* est assimilée et confondue avec la pratique du mot à mot et de la recherche d'analogies d'une langue à une autre ;
- le *concept de texte*, à cause du développement des multimédias n'est plus perçu comme suite linéaire de phrases.

On constate alors qu'aux yeux de beaucoup traduire renvoie à une opération de transcodage qui vise à établir des correspondances au niveau du lexique, de la grammaire ou de la syntaxe. Cette perception peut, d'ailleurs, être attestée par des définitions formulées pour *traduire* ainsi que pour *traduction*. D'après le *TLF* (vol. 16 : 449) *traduire* c'est « formuler dans une autre langue (langue cible) ce qui l'était dans la langue de départ (langue source) sans en changer le sens » Quant à la *traduction*, dans le *TLF* (vol. 16 : 447)

3. Cette situation peut créer des malentendus et amène même Gambier (2009 : 45) à proposer l'abandon éventuel du mot « traduction » tout en déclarant que « l'ère de la post-traduction a sans doute commencé ».

elle est définie comme « le fait de transposer un texte d'une langue dans une autre », et dans l'*Oxford Advanced Learner's Dictionary*<sup>4</sup> comme « *the process of changing something that is written or spoken into another language* » et aussi comme « *a text or work that has been changed from one language into another* ».

Par ailleurs, l'idée que certains se font sur l'acte de traduire pourrait trouver ses racines dans l'origine même des verbes *traduire* du français (ou de ses équivalents dans les langues romanes) et *translate* de l'anglais. Ce n'est pas par hasard si Stecconi (2007 : 21) note que le concept de traduction se voit, pendant des siècles, captif de son étymologie elle-même. *Traduire* trouve sa source dans le verbe composé préfixé *transducere* du latin médiéval qui signifie « conduire au-delà, faire passer, traverser, faire passer d'un point à un autre, introduire (un mot dans une autre langue) dériver » (TLF, vol. 16 : 450) – de *trans*, « au-delà de, par-delà, à travers » et de *ducere* « conduire »/« mener derrière soi ». Quant à *translate*, il a sa source dans *trans-ferre* du latin classique qui signifie « transporter » et « transplanter » – de *ferre* « porter » –, dont le supin est *translatum* (Rey, 1992)<sup>5</sup>. D'après les définitions citées, *traduire/traduction* et *translate/translation*, bien qu'ils ne partagent pas la même origine ni des traits sémantiques identiques, se voient alors associés à des métaphores spatiales et révèlent finalement des archétypes périmés qui promeuvent une conception dualiste du traduire<sup>6</sup>.

En effet, depuis l'époque romaine déjà, la problématique autour de la manière de traduire s'appuie diachroniquement sur une opposition entre deux tendances antagonistes qui perpétuent un faux dilemme, rebaptisé selon l'époque, à savoir : *verbum e verbo vs sensum de sensu* (Cicéron, Horace, saint Jérôme), traduction littérale ou traduction libre, fidélité ou élégance, la lettre ou l'esprit du texte, mot à mot ou belles infidèles, « verres transparents » ou « verres colorés » (Mounin, 1955/1994), « équivalence formelle » ou « équivalence dynamique » (Nida, 1964), « traduction sémantique » ou « traduction communicative » (Newmark, 1981), « traduction sourcière » ou « traduction cibliste » (Ladmiral, 1986), « traduction littérale » ou « traduction ethnocentrique » (Berman, 1985), « naturalisation » ou « exotisation » (Venuti, 1995), « traduction déguisée » ou « traduction non déguisée » (House, 1997) et la liste n'est pas exhaustive<sup>7</sup>. Ainsi l'activité du traducteur

4. <[www.oup.com/elt/catalogue/teachersites/oald71](http://www.oup.com/elt/catalogue/teachersites/oald71)>.

5. Notons que c'est une lecture fautive, une erreur, qui inaugure l'histoire moderne du mot *traduction* dans les langues romanes, car Leonardo Bruni, le premier à avoir employé le terme latin *traducere* au sens moderne, avait mal compris une phrase de *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle dans laquelle le verbe dont il est question voulait dire « introduire, faire entrer » (Steiner, 1975/1978 : 276). *Tra(ns)duco* n'a jamais signifié « traduire » en latin et le seul rapport de *traductio* avec la littérature se faisait par le biais de la métonymie, puis d'une catégorie plus large des tropes ; chez Cicéron par ex. *traductio* est à la fois la métonymie et la répétition avec variation (Vegliante, 1996 : 23).

6. Comme le note Chesterman (2006 : 9), la prééminence de ces dimensions dans l'approche du phénomène traduisant par les langues occidentales dominantes pourrait expliquer en partie notre besoin de développer d'autres termes, comme *adaptation* par exemple, pour décrire des formes de traduction plus libres.

7. Sur la réflexion concernant la manière de traduire pendant l'époque romaine voir, entre autres, Bassnett (1980/1991), Ballard (1992), Oseki-Dépré (1999).

oscille entre deux pôles conflictuels: l'un donnant priorité au texte source et l'autre adoptant les normes de la langue cible. Bref, l'acte de traduire est considéré soit comme une *transcription* soit comme une *ré-écriture*.

Or, la *transcription* est centrée sur l'idée de transcodage sans modification étant donné que *transcrire* signifie « copier très exactement, en reportant » (*Le Nouveau Petit Robert*: 2292). Mais la traduction ne consiste pas en un transfert mécanique et formel des mots, en un simple transcodage; le sens d'un énoncé ne se réduisant pas à la somme des signifiés qui le composent (Jakobson, 1963: 80; Pergnier, 1978: 16). D'ailleurs, si traduire consistait juste en une opération juxtalinéaire de transcription, la traduction automatique serait possible, ou au moins produirait de meilleurs résultats. Notons que dans ce type de systèmes chaque élément est pris à part, indépendamment de son entourage énonciatif, fait qui l'empêche d'obtenir la signification nuancée qu'il a dans son entourage donné. La traduction du marqueur *να* du grec, quand celui-ci apparaît dans des propositions indépendantes, en constitue la preuve<sup>8</sup>:

- (1) **Να υπογραμμίσουμε** εδώ ότι τα προγράμματα που αναφέρονται στη « διαπολιτισμική εκπαίδευση » δεν είναι ταυτόσημα με εκείνα που προωθούν την « ευρωπαϊκή διάσταση στην εκπαίδευση ».

**Pour soulignons** ici que les programmes qui sont mentionnés à l'« éducation interculturelle » ne sont identiques avec ceux qui promeuvent la « dimension européenne à l'éducation ».

**Soulignons** ici que les projets se rapportant à l'« éducation interculturelle » sont différents de ceux qui visent à promouvoir la « dimension européenne » dans l'éducation.

- (2) **Να βάζαμε** λίγο ραδιόφωνο;

**Pour mettrions-nous** un peu radio?

**Si on mettait** un peu la radio?

- (3) **Να πήγαινες** μια στιγμή να δεις τι κάνει το παιδί;

**Pour allé-t-un** instant que vois-tu que fait l'enfant?

**Si tu allais** un instant voir ce que fait l'enfant?

Dans les propositions indépendantes avec *να* suivi d'un présent, on obtient une valeur de volition (*Να υπογραμμίσουμε εδώ*/Soulignons ici). Par contre, si le marqueur est suivi par un imparfait, il peut prendre une valeur de suggestion indirecte (*Να βάζαμε λίγο ραδιόφωνο*;/Si on mettait un peu la radio?, *Να πήγαινες μια στιγμή*/Si tu allais un instant). Le système de traduction automatique ne reconnaît pas ces nuances et c'est la raison pour laquelle la traduction devient parfois complètement déficitaire (*Pour soulignons ici quel*

8. Il s'agit des traductions proposées par la version du système de traduction automatique SYSTRAN qui est disponible sur le web (<www.systranet.com>). Il est important de noter ici que nous avons utilisé ce système pour des raisons de commodité. Cependant, les remarques faites concernent les systèmes de TA en général et non uniquement le système en question.

*Pour mettrions-nous/Pour allé-t-un instant*). Rappelons aussi que la transcription était une pratique imposée pour la traduction des textes sacrés puisque, d'une façon illusoire, elle visait à ne pas déformer la parole divine, étant donné que les unités lexicales y étaient considérées comme ayant une valeur théologique très grande. Quant à la *réécriture*, c'est une opération qui implique l'idée d'appropriation, de transformation complète ou de changement global, dans la mesure où *réécrire* signifie « écrire ou rédiger [...] à nouveau » (*NPR*: 1893) ou encore « donner une nouvelle version d'un texte déjà écrit » (*TLF* vol. 14: 547). C'est une notion impliquant plusieurs dangers car elle peut aboutir aux Belles infidèles, comme ce fut le cas au XVII<sup>e</sup> siècle. Pendant cette période le mode de traduire consistait en une véritable opération de naturalisation et d'acclimatation de l'étranger qui minimisait les écarts historico-culturels et imposait la ré-écriture de l'original selon les règles du goût classique.

Par ailleurs, l'internationalisation de la réflexion traductologique entraînant son ouverture à d'autres cultures nous force à réviser notre idée sur le phénomène traduisant et à l'associer à des représentations et des pratiques extrêmement diverses de celles appliquées dans nos cultures. Si on examine l'étymologie, les métaphores évoquées ou le sens des mots dénotant la traduction dans des langues issues de cultures non occidentales, nous allons nous apercevoir que sa conceptualisation y est complètement différente. En langue hindi, les mots désignant la traduction sont *rapuntar*, « changement à la forme » et *anuvad*, « parler après, suivre, expliquer » et aucun des deux n'implique la notion de fidélité à l'original ni celle de transposition (Tymoczko, 2005 et 2007; Chesterman, 2006). En chinois mandarin, la locution employée pour désigner le fait de traduire est *fanyi*, impliquant le sens de « tourner »; *fan* signifie « tourner [la page d'un livre] » mais aussi « aller et venir dans une grande agitation » et *yi* signifie « interprétation », mais est aussi un homonyme du mot signifiant « échange ». Le concept de *fanyi* est lié à l'image de broderie; si le texte source constitue l'endroit de la broderie le texte cible en constitue l'envers (Tymoczko, 2007). Les deux images évoquées, à savoir celle de broderie et celle où l'on tourne une page, suggèrent qu'en Chine l'original et sa traduction sont liés comme le dessus et le dessous du même objet; ainsi le texte traduit est conçu comme différent de l'original et, par conséquent, il n'est pas censé être équivalent. La conceptualisation de la traduction semble aussi intéressante dans les langues malayo-polynésiennes, car la notion de fidélité n'en constitue pas une *conditio sine qua non*: en tagalog le mot est *pagsalin*, de la racine *salin*, signifiant « verser le contenu d'un conteneur dans un autre conteneur » et en malais est *tersalin* de la même racine que *pagsalin*<sup>9</sup>. D'après Tymoczko (2007: 75),

9. Le tagalog ou tagal est une langue du rameau des langues philippines de la branche malayo-polynésienne des langues austronésiennes. Elle est principalement parlée en Asie du Sud-Est. C'est la base du filipino, langue officielle, avec l'anglais, de la république des Philippines.

les associations sémiotiques évoquées dans ce groupe de langues révèlent que la traduction est considérée comme une naissance et un remodelage sous une autre forme, fait qui rappelle l'approche de Walter Benjamin (1923/1999) pour qui la traduction d'un texte, étant une forme de renouvellement et de recréation, assure sa survie et sa vie future.

Si on essaie de comparer les différentes conceptions de l'acte de traduire dans les langues évoquées, nous constatons finalement que dans celles issues de cultures non-occidentales la perception de la différence comme constituant de base y est évidente et il n'y a aucune référence au critère d'identité. Ainsi la traduction est perçue en termes de *transformation*, de *variation*, de *métamorphose* et de *reviviscence*. En Occident, par contre, elle est perçue en termes de *transfert*, d'*itération*, de *préservation*, de *similarité*, de *remplacement* ou d'*équivalence*. L'acte de traduire est senti, alors, à travers une problématique stérile, privilégiant le mot (que ce soit au niveau de la lettre ou au niveau de l'esprit) en tant qu'unité de base et fondement du traduire. Penser la traduction comme une transposition ou comme une écriture seconde nous amène à une vision à la fois archaïque et stéréotypée qui impose des limites et minimise le rôle du traducteur qui sous ces conditions apparaît juste comme un intermédiaire. En outre, derrière cette conception il y a une approche classificatoire et séquentielle de la langue qui se cache. La langue semble y être comprise comme un mécanisme statique, en tant que code ou système, comme un ensemble d'informations plutôt que comme une interaction, un moyen de communication, l'expression d'une identité et d'une culture. Ceci est très apparent, d'ailleurs, dans des définitions proposées pour *traduire* par des traductologues dont la réflexion a été inspirée par la grammaire générative ou la grammaire systémique fonctionnelle, par exemple. Ainsi pour Catford (1965: 20) traduire c'est « remplacer du matériel textuel en langue source par du matériel textuel équivalent en langue cible ».

Il est nécessaire donc d'abandonner ces vues réductrices au profit d'un aperçu plus global des principes de base du processus traductionnel en faisant appel à l'activité langagière qui, qu'on le veuille ou non, se trouve à l'origine tant du texte à traduire que du texte traduit. Comme l'écrit Nenopoulou (2004: 326):

le processus traductif est, par excellence, une activité humaine et raisonnée et, en tant que telle, elle met en jeu tout un réseau de relations langagières qui découlent directement des opérations référentielles.

## 2. Vers une approche énonciative du processus traductionnel

Par *processus traductionnel* ou *processus de traduction* on désigne l'ensemble des opérations, non directement observables, qui s'effectuent dans la pensée du traducteur pour aboutir au texte traduit. C'est un processus unique

quels que soient l'époque, les langues impliquées, le type de traduction ou encore le genre des textes à traduire<sup>10</sup>.

En règle générale, les traductologues qui se sont occupés du sujet s'accordent sur le fait que le processus traductionnel se scinde en deux phases complémentaires. Tout texte étant la trace d'un acte de communication, d'un acte de dire, le traducteur a un double statut au sein de l'activité traduisante: il est le premier récepteur du texte source et, en même temps, celui qui le réexprime en langue ciblée. Ainsi, Garnier (1985: 95) distingue la phase de *reconnaissance* de la phase de *production*, Roberts et Pergnier (1987: 396) celle de la *compréhension* du sens de celle de *réexpression* de ce sens, Lüdi (1987: 55) celle d'*analyse* de celle de *synthèse* et Ballard (1993: 230) celle de *compréhension* de celle de *reformulation*. Or, quelle que soit la terminologie adoptée pour désigner cette double activité, ce qui importe est de définir comment le traducteur opère afin de saisir le sens des unités linguistiques qui forment le texte à traduire et de le générer ensuite en une autre langue. La phase de *reconnaissance* est-elle une simple procédure d'identification des signifiés par analogie, comme l'est par exemple l'établissement d'un dictionnaire bilingue, ou s'agit-il d'une procédure plus complexe impliquant la définition des relations particulières qui sont en jeu entre sujet parlant et matérialité linguistique? Quant à la phase de *production*, quel est le rôle joué par les facteurs pragmatiques de l'événement traductif ou par les moeurs linguistiques du public visé dans les décisions du traducteur<sup>11</sup>? En effet, lorsque le traducteur produit un texte, un ensemble de facteurs oriente sa traduction. Sa tâche étant de reconstituer un texte, il se voit confronté à plusieurs paramètres du texte en question: son sémantisme, sa fonctionnalité, sa dimension pragmatique et stylistique. De surcroît, il doit prendre en considération les besoins et les attentes du public visé ainsi que les particularités de la langue d'arrivée.

La pratique traduisante nous enseigne que la transposition pure et simple des mots n'aboutit pas à une traduction digne de ce nom. Il est souvent nécessaire de s'écarter de la structure syntaxique et du lexique d'origine. Comme il a été mentionné à plusieurs reprises, la traduction n'est pas une opération qui résulte d'équivalences préexistantes entre des signes de deux langues, car chaque signe renvoie à des notions dotées de propriétés physico-culturelles spécifiques à chaque langue donnée. D'après Guillemin-Flescher (1986: 59), d'ailleurs, traduire ce n'est pas remplacer des mots par des mots, ni substituer des structures syntaxiques à d'autres structures syntaxiques. De surcroît, suite à Culioli (1973: 87), malgré les dissemblances et les variations constatées entre les différentes langues, particulièrement

10. Dès la fin des années 1940 on note, d'ailleurs, plusieurs tentatives pour analyser et pour formaliser la façon dont le traducteur procède dans son travail.

11. Suite à Toury (1999: 18) par événement traductif on entend le contexte, la situation au sein de laquelle l'acte de traduire prend place. Il comprend les différents aspects de la situation de communication ainsi que le milieu socioculturel qui influence l'acte de traduire.

apparentes dans le passage d'une langue à l'autre, « toutes supportent la généralisation grammaticale (et la traduction), preuve qu'elles ont, sous-jacents, des schémas et des opérations universels ».

L'opération de traduction consiste par conséquent souvent à réaliser différemment en surface des opérations énonciatives qui sont communes aux langues envisagées. En d'autres termes, la traduction est possible, grâce à un certain nombre de propriétés communes qui existent entre les différents systèmes linguistiques et non pas grâce à l'existence de formes symétriques<sup>12</sup>. Les langues se distinguent, en effet, non pas par ce qu'elles permettent de signifier (du moins pour l'essentiel) mais par la manière de signifier, et en particulier par les moyens mis à la disposition des locuteurs pour leur permettre de réaliser des énoncés marquant des valeurs référentielles. Toutes les langues sont semblables en termes généraux, mais elles sont différentes en termes spécifiques. Comme le fait remarquer Jakobson (1963 : 82) :

l'absence de certains procédés grammaticaux dans le langage de sortie ne rend jamais impossible la traduction littérale de la totalité de l'information conceptuelle contenue dans l'original ;

il ajoute également que « les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles *doivent* exprimer, et non pas par ce qu'elles *peuvent* exprimer » (*ibid.* : 84). N'oublions pas que les catégories grammaticales ne sont pas invariantes, mais sont construites à partir d'opérations fondamentales qui sont, elles, des invariants.

En outre, d'après la théorie des opérations énonciatives *reconnaître* un énoncé, et par extension un texte, « c'est re-construire des agencements des marqueurs, qui sont la trace d'opérations auxquelles nous n'avons pas d'accès » (Culioli 1984 : 4). Il en ressort donc que comprendre un texte c'est décoder, analyser, interpréter, par référence à la réalité extralinguistique, les valeurs fondamentales des unités linguistiques qui le composent. Notons également que, du point de vue linguistique, analyser une forme grammaticale ou un marqueur « c'est circonscrire le sens qu'il a dans un contexte donné, puis rapporter ce sens à l'opération énonciative sous-jacente à ce marqueur » (Bouscaren, Chuquet, 1987 : 7).

Ainsi dans la phase de *reconnaissance-compréhension* du texte de départ, le traducteur cherche à déterminer les paramètres situationnels (MOI-ICI-MAINTENANT) qui ont conditionné la production du texte. Une fois la procédure herméneutique de mise en discours définie, il passe alors à la phase de *production*. Ici, il ne se contente pas d'établir des équivalences au niveau du sens entre les signes de deux langues, mais à ré-énoncer un discours déjà produit. D'ailleurs, pour qu'il y ait équivalence, il faut coïncidence des référents notionnels entre les langues-cultures impliquées,

12. Il s'agit d'une thèse partagée par plusieurs traductologues et linguistes, comme Mounin (1963), Darbelnet (1971), Steiner (1978) et Garnier (1985).

autrement la traduction ne peut être qu'analogique (Nenopoulou, 2006). Si donc on tentait de formaliser le processus traductionnel, on pourrait dire que dans un premier temps, le traducteur essaie de définir, à partir des traces formelles repérées au niveau de la surface, les opérations énonciatives sous-jacentes, effectuées à un niveau extralinguistique, qui ont abouti au texte source. Rappelons que d'après Culioli (1973 : 87) « un texte n'a pas de sens, en dehors de l'activité signifiante des énonciateurs ». Ensuite, dans la phase de *méta-écriture* (Samara 1996 : 14), il essaie de reconstruire le sens du texte en question en établissant les mêmes opérations énonciatives auxquelles renvoient ses différents marqueurs (sémantiques, syntaxiques, pragmatiques) mais à l'aide des marqueurs de la langue cible – ce qui explique d'ailleurs la diversité des traductions. Ce travail de reconstruction du discours d'autrui, nous permettant d'accéder à la signification des énoncés, s'avère très complexe puisque les énoncés ne contiennent pas le sens à l'état de donnée mais ils contiennent des outils pour le reconstruire. Pour Culioli (cité par Goester, 1987 : 29), rien ne permet de dire que cette reconstruction soit totalement symétrique à l'énonciation initiale et que le texte reconstruit soit superposable au texte original. En effet, chaque forme linguistique, quelle que soit la langue, traduit une opération faite par l'énonciateur par rapport à ce qu'il dit.

Ce procédé est flagrant lorsqu'il s'agit de traduire des marqueurs ou des formes grammaticales qui n'existent pas dans la langue d'arrivée. Comme par exemple dans le cas du marqueur *on* du français qui, faute d'équivalent formel unique en grec, se prête à une gamme de possibilités de traduction, à savoir : la forme passive sans complément d'agent, la locution impersonnelle au passif, la première personne du pluriel, le marqueur *καείς* (tr. litt. : quelqu'un) ou la troisième personne du pluriel. Une étude de textes traduits fait apparaître cependant que le choix entre les différentes possibilités n'est pas arbitraire. Les décisions traductionnelles sont guidées par le degré de détermination de la valeur référentielle du marqueur, selon l'énoncé dans lequel il s'inscrit et le contexte dans lequel il est produit. Le traducteur donc, avant de rechercher en langue cible des éléments linguistiques susceptibles d'opérer comme *on*, est appelé à déterminer, à l'aide du contexte, la classe des personnes à laquelle *on* renvoie. Si cette classe, bien qu'elle inclue l'énonciateur, est indéfinie, dans la mesure où ses autres éléments ne sont pas identifiés, *on* acquiert la valeur « je + autres » et il est rendu en grec par la première personne du pluriel<sup>13</sup>. En voici des exemples :

- (4) — Souvenez-vous en prenant son nom, mon cher ami, qu'**on** vous le **donne** bien moins pour réjouir votre vanité, que pour le corriger de son orgueil.

(MARIVAUX, *L'île des esclaves* : 429)

13. Pour une analyse des valeurs de la première personne du pluriel en grec on se rapportera à Delveroudi (1996 : 79 et suivantes).

— Να θυμάστε, αγαπητέ μου, ότι δε **σας δίνουμε** (tr. litt. : nous vous donnons) το όνομά του για να κολακέψουμε τη ματαιοδοξία σας, αλλά για να τον τιμωρήσουμε για την αλαζονεία του.

(MARIVAUX, *To νησί των σκλάβων*: 19)

- (5) Si pourtant **l'on retient**, parmi les traits qui définissent ces modèles, l'existence d'un épisode historique de diffusion à travers l'Europe, il faudrait alors inclure l'espagnol.

(C. HAGÈGE, *Le Souffle de la langue*: 22)

Αν ωστόσο, μεταξύ των γνωρισμάτων που προσδιορίζουν αυτά τα πρότυπα, **συγκρατήσουμε** (tr. litt. : nous retenons) την ύπαρξη ενός ιστορικού περιστατικού διάδοσης ανά την Ευρώπη, τότε θα πρέπει να συμπεριλάβουμε την ισπανική.

(C. HAGÈGE, *Η πνοή της γλώσσας*: 29)

- (6) Ce mensonge général qui s'instaure dès qu'**on parle** des livres est l'autre face du tabou qui pèse sur la non-lecture et du réseau d'angoisses, sans doute venues de notre enfance, qui le sous-tendent.

(P. BAYARD, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?*: 14)

Αυτό το συλλογικό ψέμα που ενεργοποιείται κάθε φορά που **μιλάμε** (tr. litt. : nous parlons) για βιβλία αποτελεί την άλλη όψη του ταμπού που βαρύνει τη μη ανάγνωση και στηρίζεται σ' ένα δίκτυο αγωνιών το οποίο προέρχεται μάλλον από τη δική μας ηλικία.

(P. BAYARD, *Πώς να μιλάμε για βιβλία που δεν έχουμε διαβάσει*: 17)

Si, par contre, *on* construit une classe de personnes que l'énonciateur passe en revue, sans s'arrêter sur aucune valeur particulière, il est traduit en grec par **κανείς**<sup>14</sup>:

- (7) **On comprend** sans peine avec quelle joie les Marranes se précipitent.

(J. NEHAMA, *Histoire des Israélites de Salonique*, III: 62)

Εύκολα **καταλαβαίνει κανείς** (tr. litt. : quelqu'un comprend) με τι χαρά σπεύδουν οι Μαρράνες.

(J. NEHAMA, *Ιστορία των Ισραηλιτών της Σαλονίκης*, 1: 295)

- (8) — Que voulez-vous que je vous dise? **Quand on a** de la colère, il n'y a rien de tel pour la passer...

(MARIVAUX, *L'Île des esclaves*: 432)

— Τι να σας πώ βλέπετε **όταν είναι κανείς** θυμωμένος (tr. litt. : quelqu'un est en colère), λίγη εκτόνωση δε βλέπεται.

(MARIVAUX, *To νησί των σκλάβων*: 25)

- (9) **Si l'on néglige** les différences de détail et de classement on peut ramener tous les rituels à deux types: le romaniote et le séfaradite.

(J. NEHAMA, *Histoire des Israélites de Salonique*, III: 191)

14. Pour une description plus détaillée de ce cas, voir Delveroudi (1993).

Αν αφήσει κανείς κατά μέρος (tr. litt. : quelqu'un laisse à côté) τις διαφορές λεπτομέρειας και κατάταξης, όλα τα προσευχολόγια μπορούν να υπαχθούν σε δύο τύπους: το ρωμανιώτικο και το σεφαραδίτικο.

(J. NEHAMA, *Ιστορία των Ισραηλιτών της Σαλονίκης*, 1 : 378)

Nous constatons donc que le sens des unités linguistiques ne peut être abordé correctement si l'on en reste au niveau de la description des systèmes de réalisation morphosyntaxique des langues, puisque ces systèmes, comme il a été déjà mentionné, s'organisent différemment de langue à langue et qu'une catégorie linguistique donnée ne réalise pas une classe fixe des valeurs dans la même langue. On s'aperçoit également que chaque unité linguistique n'est pas autonome mais qu'elle obtient sa signification suivant l'énoncé dans lequel elle s'insère. Le problème qui se pose est donc celui-ci : étant donné que chaque unité prend sa signification dans et par l'énoncé, comment peut-on l'aborder isolément sans prendre en compte l'énoncé dans lequel elle est attestée. Il s'en dégage, enfin, que derrière les particularités des langues impliquées, il y a un noyau stable de propriétés communes permettant le passage d'une langue à une autre. Le processus de représentation de la réalité extralinguistique étant appréhendé de manière différente par les diverses langues, les moyens linguistiques employés varient aussi. Ainsi le passage d'une langue à une autre ne repose pas sur un simple transfert des signes qui composent les énoncés. Il est basé au contraire sur l'organisation particulière des données de l'expérience cognitive en langue cible comme aussi sur son comportement langagier collectif.

En outre, le problème du choix opéré par le traducteur se fonde non seulement sur les contraintes grammaticales et syntaxiques de la langue d'arrivée, comme c'est le cas des exemples qu'on vient de présenter, mais aussi sur certaines tendances ou normes d'écriture qui lui sont léguées par le cadre socio-culturel dans lequel il s'inscrit. En effet, le comportement langagier collectif (l'organisation collective du discours d'après Guillemin-Flescher) constitue l'une des sources majeures des transformations syntaxiques opérées dans le texte cible<sup>15</sup>. L'étude des textes traduits révèle, très souvent, des réorganisations du discours sans qu'il y ait des raisons particulières au niveau du système de la langue d'arrivée qui pourraient expliquer ce changement. Dans un récit, par exemple, il y a une tendance en grec à thématiser le site des repérages temporels, et à le poser par conséquent en tête de l'énoncé :

15. D'après Guillemin-Flescher (1986 et 1994) l'activité langagière, que ce soit dans un discours ou dans une traduction, se situe entre trois niveaux différents mais complémentaires : le niveau des *contraintes syntaxiques incontournables* où se situe la réflexion linguistique ; le niveau de l'*organisation particulière du discours* où se situe la réflexion théorique sur la traduction littéraire ; enfin le niveau intermédiaire de l'*organisation collective du discours*, de ce fond commun qui appartient à tout type de discours, qu'il soit littéraire ou non, désignant une stylistique collective, dans laquelle les deux types d'analyse sont appelés à se joindre.

- (10) L'Allemagne, **après la seconde guerre mondiale**, dut céder à la Pologne cette partie de la Prusse orientale.

(C. HAGÈGE, *Le Souffle de la langue*: 62)

**Μετά το Β' Παγκόσμιο Πόλεμο** η Γερμανία υποχρεώθηκε να παραχωρήσει στην Πολωνία το τμήμα τούτο της ανατολικής Πρωσίας.

(C. HAGÈGE, *Η πνοή της γλώσσας*: 74)

- (11) Strabon, Sénèque, Philon, Josèphe, **au premier siècle de l'ère chrétienne**, affirment la même chose.

(J. NEHAMA, *Histoire des Israélites de Salonique*, 1: 21)

**Τον πρώτο αιώνα της χριστιανικής εποχής** ο Στράβων, ο Σενέκας, ο Φίλων και ο Ιώσηπος Φλάβιος βεβαιώνουν το ίδιο πράγμα.

(J. NEHAMA, *Ιστορία των Ισραηλιτών της Σαλονίκης*, 1: 32)

- (12) Amal est arrivée **cet après-midi** porteuse d'une grande nouvelle, elle va se fiancer avec l'un de ses cousins...

(K. MURAD, *De la part de princesse morte*: 382)

**Εκείνο το απόγευμα** κατέφθασε η Αμάλ φέρνοντας μια σπουδαία είδηση, θα αρραβωνιαζόταν τον εξάδελφό της;

(K. MURAD, *Της νεκρής πριγκίπισσας*: 279)

Les exemples cités nous permettent de constater que finalement les écarts repérés entre le texte source et le texte cible ne se justifient pas toujours par l'absence de certains schémas syntaxiques en langue cible; en revanche, ils sont dus souvent à l'organisation discursive dominante dans la langue cible. Il ne s'agit donc pas de simples variantes d'expression, mais de la stratégie dont dispose chaque langue pour orienter l'énoncé dans son ensemble.

En effet, comme la préférence que tout sujet parlant accorde à telle structure grammaticale plutôt qu'à telle autre n'est jamais innocente, les choix traductionnels ne le sont pas non plus. Ils ne relèvent ni du flair ni de l'intuition; ils sont récurrents et ils relèvent de critères généralisables. Les différentes possibilités de traduction ne sont pas, alors, le produit d'un choix stylistique; elles sont motivées par des écarts dans l'appareil formel de l'énonciation dans les langues impliquées. Ainsi, la traduction pourrait être vue comme une activité de signification visant à faire passer dans une autre langue le sens d'unités linguistiques qui sont attribuées à un énonciateur dans une situation langagière donnée. Ceci d'ailleurs amène des linguistes et des traductologues à considérer l'activité traduisante comme une forme de discours rapporté (Folkart, 1991; Fontanet, 2007) ou comme un type de paraphrase (Fuchs, 1982; Nenopoulou, 2006), bref comme une activité métalinguistique (Culioli, 1987)<sup>16</sup>. On traduit

16. Rappelons que d'après Fuchs (1987: 17) la paraphrase est caractérisée comme «le rapport entre plusieurs formes d'expression et un noyau sémantique commun auquel peuvent être ramenées, en contexte, les différentes opérations fondamentales propres à chaque forme». Notons également que l'acte de traduire ne pourrait pas être considéré comme une activité épi-linguistique puisqu'elle constitue une activité à la fois consciente et délibérée, tandis que le qualificatif épi-linguistique désigne, d'après Culioli (1999: 74), «l'activité métalinguistique non consciente de tout sujet».

des textes, c'est-à-dire des signes linguistiques insérés dans un acte de communication et le sens qu'ils transmettent, et non pas des signes linguistiques isolés, détachés de la situation dans laquelle ils sont repérés. Le traducteur, alors, réagit comme n'importe quel sujet participant à l'activité langagière et, guidé par les particularités de la langue d'arrivée, constitue, pour reprendre les termes de Chuquet (1996: 175), une source de *restructuration*, d'*explicitation* et de *désambiguïsation* face aux choix énonciatifs individuels d'origine.

Au terme de cette approche *traduire* devient, alors, reconstruire le sens d'énoncés actualisés (Grammenidis, 2004; Grammenidis, Nenopoulou, 2007). Ainsi si l'on part de la définition de l'énonciation proposée par Benveniste (1974: 80), à savoir « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation », force est de reconnaître que traduire constitue un acte de *ré-énonciation*, ou, pour être plus précis, un acte de *méta-énonciation*. Notons que le terme *ré-énonciation* est souvent rencontré dans des écrits traductologiques (voir entre autres Ballard, 1990 et Folkart, 1991), mais sans pourtant être toujours intégré dans une démarche scientifique qui lui conférerait un statut théorique. Or, comme le préfixe *re* exprime « la répétition du procès ou sa reprise après une interruption » (*TLF*, vol. 14: 449), le terme en question n'arrive pas à mettre en évidence le réseau d'opérations abstraites inconscientes effectuées de la part du traducteur, puisqu'il implique la notion de répétition, de reproduction, d'automatisme ou même de mimésis. Il n'accorde pas, par ailleurs, toute l'importance due à plusieurs composantes essentielles du phénomène traduisant, tels le destinataire de la traduction et ses capacités herméneutiques, la fonction du texte à traduire, les intentions communicationnelles du commanditaire de la traduction et de l'auteur de l'original. Le terme *méta-énonciation*, par contre, implique à la fois l'interprétation, la construction et la reproduction/génération du texte sous de nouvelles conditions discursives. Il évoque ainsi l'aspect métalinguistique de l'activité traduisante; le préfixe *méta* exprimant « la succession, le changement, la participation » (*NPR*: 1393). Rappelons qu'en grec le terme qui désigne la traduction est *μετάφραση*, « métaphore », et son étymologie – du préfixe *μετά* et du substantif *φράση* – renvoie directement à ce qui vient « après l'acte de dire », au dit, à un autre niveau de discours donc, au résultat du processus de dire et non pas au processus lui-même, comme c'est le cas avec le mot *traduction* en français (Nenopoulou, 2007).

### 3. Traduire = méta-énoncer : nouvelles perspectives d'une telle conception

Considérer l'activité traduisante en tant qu'acte de méta-énonciation, nous amène, avant tout, à réorienter la dialectique autour de la nature de la traduction. C'est une approche qui prépare la voie pour l'adoption d'une définition « ouverte » du phénomène traduisant qui contribuera à la compréhension

tant de la nature du processus traductionnel que de son produit final, même si ce dernier n'acquiert pas toujours les mêmes caractéristiques. L'activité traduisante n'est plus associée à des métaphores spatiales ni à des concepts comme celui de *transfert*, de *conservation* ou d'*identité*. En somme, l'acte de traduire est perçu comme une opération de reconnaissance et de représentation des propriétés analogiques stables entre deux langues<sup>17</sup>. Autrement dit, c'est une activité consistant dans la recherche de l'homogène derrière l'hétérogénéité des langues; une activité donc qui se situe au niveau du langage (c'est-à-dire une double activité signifiante de production et de reconnaissance par des sujets) et non pas à celui de la langue (système ayant ses lois propres d'organisation et dont les traces sont empiriquement observables sous la forme de productions attestées).

Par ailleurs, l'approche énonciative de l'activité traduisante nous aide à aborder sous un autre angle une série d'activités qui lui sont liées, telles que l'enseignement de la pratique traduisante, l'évaluation des traductions, l'utilisation de la traduction dans la didactique des langues (pratique d'enseignement, moyen d'évaluer les connaissances, etc.). Elle nous conduit, plus précisément, à abandonner une fois pour toutes les faux dilemmes qui tourmentent depuis longtemps la réflexion sur la manière de traduire et à adopter une attitude antidogmatique. De surcroît, comme la notion de fidélité ne constitue plus l'attribut central de notre problématique, la traduction cesse d'être considérée en termes antinomiques de fidélité à la lettre ou de fidélité à l'esprit. La conception réductrice de l'activité traduisante, l'assimilant à la traduction mot à mot, donne sa place à une vision plus large qui inclut toutes sortes de pratiques et de méthodes traductives. La méthode traductive à suivre est, alors, saisie sous un angle moins prescriptif, plus fonctionnel et créatif.

En outre, l'évaluation d'une traduction est effectuée en fonction de critères tant linguistiques (caractéristiques sémantiques, lexicales, grammaticales, stylistiques, etc.) qu'extralinguistiques (situation de traduction, espace-temps, donneur d'ordre, émetteur/écrivain du texte traduit, récepteur/utilisateur du texte traduit, effet provoqué, etc.). La question de la qualité d'un produit traductif ne se pose plus en termes bibliques de Bien et de Mal et une nouvelle éthique, basée sur une conception de la traduction fondamentalement interactive, combinant entre autres la fonctionnalité du texte traduit avec la loyauté du traducteur envers les partenaires de l'événement traductif, commence à se dessiner. De surcroît, une telle approche bat en brèche nos conceptions ordinaires sur la traduction en relativisant toute idée de source

17. D'après Van Hoof (1971: 85) « la traduction est un acte de communication bilingue, possible non en raison de parallélismes d'expression mais de parallélismes de pensée, de parallélismes de situation ». Il ajoute également que « Les problèmes qu'elle [la traduction] pose ne procèdent pas du fait que le processus de représentation du réel conduit à des résultats différents en raison de la langue, mais bien de ce que les résultats du processus de représentation sont codifiés de manière différente dans les différentes langues. »

et de cible. Elle nous amène à ne plus percevoir le texte cible comme l'achèvement d'un processus mais comme le commencement d'un autre, comme l'ouverture vers « une vie nouvelle ».

Aborder l'acte de traduire à travers une problématique énonciative nous aidera aussi à rapprocher de nouveau la traductologie de la linguistique, étant donné qu'à l'heure actuelle la relation entre les deux disciplines, malgré leur complémentarité apparente, s'avère assez ambiguë et problématique<sup>18</sup>; le rapport entre l'activité langagière et l'activité traduisante ne semblant pas être au centre de la réflexion théorique des spécialistes en traduction<sup>19</sup>. Il nous permettra, par ailleurs, d'adopter des approches qui prennent en compte de façon intégrée les problèmes syntaxiques, sémantiques et pragmatiques posés lors du passage d'une langue à une autre. Comme la langue n'y est pas considérée en tant que système de formes, on peut revoir certains des concepts emblématiques de la réflexion traductologique, comme ceux d'équivalence et d'unité de traduction, et arriver à leur perception globale. L'équivalence n'apparaît plus comme un terme descriptif synonyme de symétrie et de correspondance exacte mais comme un terme dynamique détectable au niveau des relations particulières qui se tissent entre l'énonciateur, l'énoncé et le domaine référentiel. Quant à l'unité de traduction, elle n'est plus identifiée à la phrase, à la proposition ou au syntagme mais à l'énoncé, une suite lexicale, donc, qui est prise en charge par un énonciateur dans une situation d'énonciation donnée. De même, il s'agit d'une démarche qui pourra offrir beaucoup au développement des compétences des futurs traducteurs, car elle rend accessible la compréhension du fonctionnement du texte source, élucide ses structures syntaxiques et clarifie son organisation discursive; bref, elle contribue à une prise de conscience linguistique et culturelle aiguë.

Une telle conception nous permet, enfin, d'inclure le phénomène traduisant dans un processus critique et créatif indissociable du champ culturel et social. Elle marginalise, en outre, les approches prescriptives du traduire qui, fondées sur un jugement qualitatif, essaient de promouvoir des modèles idéaux. Par ailleurs, elle rend légitimes les approches déductives qui fixent comme objectif de rendre compte de la multidimensionnalité de l'opération traduisante comme de dégager aussi les phénomènes généralisables dans l'activité de traduction. On ne se contente pas du « comment? » mais on cherche à voir le « pourquoi? » La réflexion développée aborde, alors, l'acte de traduire

18. Comme le souligne Fawcett (1997: 2) la relation entre linguistique et traduction peut être double: on peut appliquer les conclusions de la linguistique à la pratique traduisante et on peut avoir également une théorie linguistique de la traduction, par opposition à une théorie littéraire, économique ou psychologique de la traduction.

19. Il est certain que le développement de la recherche en linguistique a beaucoup influencé la réflexion traductologique entre les années 1950 et les années 1980. Mais d'autre part, il y a des traductologues qui, envisageant la traduction soit comme un art irréductible à toute approche scientifique (Cary, 1985), soit comme une technique combinant le raisonnement avec l'intuition (Lederer, 1994) ou soit encore sous un angle culturel et politique (Basnett, 1991), insistent sur la difficulté qu'éprouve la linguistique à offrir un modèle théorique suffisant pour l'étude de l'acte traduisant.

comme un phénomène langagier qui est déterminé socialement et subit, par conséquent, les différentes normes (langagières ou autres), voire les habitus, prévalant tant dans la culture source que dans la culture cible. Ainsi, l'enjeu idéologique qui se cache derrière toute sorte de texte traduit s'en dégage clairement, étant donné que le donneur d'ordre (que ce soit une maison d'édition ou un particulier) peut, en formulant une commande de traduction précise, influencer le processus de traduction et le travail du traducteur.

## Conclusion

Il apparaît, alors, clairement que le fondement énonciatif de l'acte de traduire découle du fait que la traduction constitue à la fois une opération subjective, déterminée par la manière dont le traducteur se projette dans le texte source comme aussi dans le lecteur cible, et une activité langagière qui – comme toute autre activité de ce type – se développe dans le temps et dans l'espace. En outre, comme les deux phases du processus de traduction s'inscrivent dans la temporalité et l'historicité, elles obéissent à l'évolution de la manière de lire et de comprendre des textes conformément au contexte socioculturel ambiant.

Considérer l'acte de traduire comme un acte de méta-énonciation nous aide, alors, à aller au-delà des conceptualisations qui dominent actuellement la réflexion traductologique dans le monde occidental. Au sein d'une telle approche :

- le phénomène traduisant est étudié de manière à la fois objective et holistique, sans élever de barrières entre des démarches sémantiques, grammatico-syntaxiques, pragmatiques, culturelles ou sociales ;
- le terme *traduction* englobe d'ores et déjà toute forme de médiation multilingue, tant interlinguale qu'intersémiotique ;
- l'acte de traduire n'apparaît plus renfermé dans le système de la langue mais constitue une activité de langage menée par des sujets dans des situations de discours données ;
- le texte traduit est abordé comme le produit d'une époque et d'une société, fait qui souligne sa relativité ;
- le traducteur devient un co-acteur de l'acte de communication instauré par l'événement traductif. Ainsi, il n'est plus considéré comme un simple *transcodeur* ou un *passer* mais comme un énonciateur de plein droit qui prend en charge la reconstruction de la signification des énoncés à traduire.

Pour conclure, on pourrait dire que cette approche nous donne les moyens de rompre avec la secondarité de la traduction, ce qui nous permettra de la percevoir, enfin, comme un métier avec compétences et éthique et non comme un chemin de traverse auquel on peut aboutir à partir d'autres occupations.

**Bibliographie***Corpus*

- BAYARD, Pierre, 2007, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?*, Paris, Les éditions de Minuit; traduction grecque Elpida Loupaki, BAYARD, Pierre, 2008, *Πώς να μιλάμε για βιβλία που δεν έχουμε διαβάσει*, Athènes, Εκδόσεις Πατάκη.
- HAGÈGE, Claude (1992), *Le Souffle de la langue. Voies et destins des parlers d'Europe*, Paris, Odile Jacob, traduction grecque Aggeliki Nikolopoulou, HAGÈGE, Claude, 1993, *Η πνοή της γλώσσας. Δρόμοι και πεπρωμένα των γλωσσών και των διαλέκτων της Ευρώπης*, Athènes, Κάτοπτρο.
- NEHAMA, Joseph, 1935, *Histoire des Israélites de Salonique*, 7 t., Salonique, Librairie Molho; traduction grecque, Section de traduction du département de langue et de littérature françaises de l'université Aristote de Thessaloniki, NEHAMA, Joseph, 2000, *Ιστορία των Ισραηλιτών της Σαλονίκης*, 3 vol., Thessaloniki, University Studio Press.
- MARIVAUX, Pierre Carlet de Chamblain de, 1725/1949, *L'Île des esclaves*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade»; traduction grecque Zoe Samara, MARIVAUX, 1995, *Το νησί των σκλάβων*, Thessaloniki, University Studio Press.
- MOURAD, Kenizé, 1987, *De la part de la princesse morte*, Paris, Robert Laffont; traduction grecque, Evdokia Papagika, MOURAD, Kenizé, 1988, *Της νεκρής πριγκίπισσας*, Athènes, Ωκεανίδα.

*Ouvrages consultés*

- BALLARD, Michel, 1990, «Présentation», in M. BALLARD (dir.), *La traduction plurielle*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 9-18.
- , 1992, *De Cicéron à Benjamin: traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.
- , 1993, «L'unité de traduction», in M. BALLARD (éd.), *La Traduction à l'université: recherches et propositions didactiques*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 223-261.
- BASSNETT, Susan, 1980/1991, *Translation Studies. Revised Edition*, London/New York, Routledge.
- BENJAMIN, Walter, 1923/1999, *Το έργο του μεταφραστή*, traduction grecque Fotis Terzakis, Athènes, Νήσος.
- BERMAN, Antoine, 1985, «La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain», *Les Tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 35-150.
- BOUSCAREN, Janine, CHUQUET, Jean, 1987, *Grammaire et textes anglais: guide pour l'analyse linguistique*, Gap, Ophrys.
- CARY, Edmond, 1985, *Comment faut-il traduire?*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.
- CATFORD, John C, 1965, *Linguistic Theory of Translation. An Essay in Applied Linguistics*, London, Oxford University Press.
- CHESTERMAN, Andrew, 2006, «Interpreting the Meaning of Translation», M. SUOMINEN et al. (eds), *A man of measure. Festschrift in Honour of Fred Karlsson on his 60<sup>th</sup> Birthday*, A special supplement to SKY Journal of Linguistics,

- Helsinki, SKY (Suomen Kielitieteellinen Yhdistys. The Linguistic Association of Finland), 3-11.
- CHUQUET, Hélène, 1996, « Traduction et choix énonciatifs : à propos de relations discursives et traduction, sous la direction de Michel Ballard », « Niveau de langue et registre de la traduction », *Palimpsestes*, n° 10, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 169-178.
- CULIOLI, Antoine, 1973, « Sur quelques contradictions en linguistique », *Communications*, n° 20, 83-90.
- , 1982, « Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe », Session plénière du XIII<sup>e</sup> congrès international des linguistes, Tokyo, collection ERA 642, DRL, université Paris 7, repris dans *Modèles linguistiques*, t. 2: 95-114.
- , 1987, « Un point de vue énonciatif sur la traduction », propos recueillis par J.-L. Goester, « Retour à la traduction », *Le Français dans le monde*, n° spécial, 4-10.
- , 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation: formalisation et opérations de repérage*, t. 2, Gap, Ophrys.
- DARBELNET, Jean, 1971, « Linguistique différentielle », *Meta*, vol. 16, n° 1-2, 17-24.
- DELVEROUDI, Rhéa, 1993, « Le sujet générique-animé humain en grec moderne », in J. GUILLEMIN-FLESCHER (dir.), *Linguistique contrastive et traduction: grec-français*, t. 2, Gap, Ophrys, 35-88.
- , 1996, *La notion de « sujet » et sa réalisation dans l'énoncé en grec moderne et en français*, Gap, Ophrys.
- FASWETT, Peter, 1997, *Translation and Language: Linguistic Approaches Explained*. Manchester, St. Jerome.
- FOLKART, Barbara, 1991, *Le conflit des énonciations: traduction et discours rapporté*, Québec, Les Éditions Balzac.
- FONTANET, Mathilde, 2007, « Le geste traductif: pour poursuivre la réflexion... », in N. D'Amelio (dir.), *Au-delà de la lettre et de l'esprit pour une redéfinition des concepts de source et de cible*, Mons (Belgique), Centre international de phonétique appliquée (CIPA), 189-202.
- FUCHS, Catherine, 1982, *La paraphrase*, Paris, Presses universitaires de France.
- , 1987, « L'ambiguïté et la paraphrase en linguistique », in C. FUCHS (dir.), *L'ambiguïté et la paraphrase: opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés*, actes du colloque de Caen, 9 au 11 avril 1987, Caen, Centre de publication de l'université de Caen, 15-20.
- GAMBIER, Yves, 2009, « Vers de nouvelles perspectives traductionnelles et traductologiques », actes du *Colloque international de traduction*, Istanbul, 21 au 23 octobre 2009, 32-47.
- GARNIER, Georges, 1985, *Linguistique et traduction*, Caen, Paradigme.
- GOESTER, Jean-Luc, 1987, « Reconnaître, représenter », « Retour à la traduction », *Le Français dans le monde*, n° spécial, 26-32.
- GOUADEC, Daniel, 2002, *Profession: Traducteur*, Paris, La Maison du Dictionnaire.
- GRAMMENIDIS, Simos, NENOPOULOU, Tonia, 2007, « The relevance of utterer-centered linguistics to Translation Studies », Y. GAMBIER, M. SHLESINGER, R. STOLZE (eds), *Doubts and Directions in Translation Studies*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 297-308.

- , 2004, « L'analyse différentielle comme moyen d'approche du phénomène traduisant », in L. GOURNAY, J.-M. MERLE (dir.), *Contrastes: mélanges offerts à Jacqueline Guillemin-Flescher*, Gap, Ophrys, 305-314.
- GUILEMIN-FLESCHER, Jacqueline, 1986, « Le linguiste devant la traduction », *Fabula*, 7, 59-68.
- , 1994, « Langage, culture et traduction », *Équivalences, revue de l'Institut supérieur de traducteurs et interprètes de Bruxelles*, vol. 24, (1), 37-54.
- HOUSE, Juliane, 1997, *Translation Quality Assessment*, Tübingen, Gunter Narr.
- JAKOBSON, Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, traduction française par N. Ruwet, Paris, Éditions de Minuit.
- LADMIRAL, Jean-René, (1986), « Sourciers et ciblistes », « La traduction », *Revue d'esthétique*, n° 12, 33-42.
- Le Nouveau Petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, (1967/1993), Paris, Société du Nouveau Littré, nouvelle édition; abrégé en NPR.
- LEDERER, Marianne, 1994, *La traduction aujourd'hui: le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.
- MOUNIN, Georges, 1955/1994, *Les Belles infidèles*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.
- , 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- MUNDAY, Jeremy, 2001, *Introducing Translation Studies. Theories and Applications*, London/New York, Routledge.
- NENOPOULOU, Tonia, 2004, « Les opérations référentielles dans la réflexion théorique en traduction », in L. GOURNAY, J.-M. MERLE (dir.), *Contrastes: mélanges offerts à Jacqueline Guillemin-Flescher*, Paris, Ophrys, 325-332.
- , 2006, « Les relations primitives et la construction du sens dans l'activité traduisante », *Actes du 13<sup>e</sup> colloque de l'Association grecque de linguistique appliquée*, Thessaloniki, University Studio Press, 858-867.
- NENOΠΟΥΛΟΥ, Τόνια, 2007, « Θέσεις και αντιθέσεις. Από τη μετάφραση στη μεταφρασεολογία », Π. Ι. Κελάνδριος (επ.), 20 Χρόνια Τ.Ξ.Γ.Μ.Δ., Επετειακός Τόμος, Αθήνα, Δίαυλος, 195-209.
- NEWMARK, Peter, 1981, *Approaches to Translation*, Oxford, Pergamon Press.
- NIDA, Eugene, 1964, *Toward a science of Translation*, Leiden, E.J. Brill.
- OSEKI-DÉPRÉ, Inès, 1999, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin.
- Oxford Advanced Learner's Dictionary*, ([www.oup.com/elt/catalogue/teachersites/oald7l](http://www.oup.com/elt/catalogue/teachersites/oald7l)).
- REY, Alain, 1992, « Traduire, interpréter: les mots pour le dire », *Terminologie et traduction*, n° 2/3, 13-23.
- ROBERTS Roda, PERGNIER, Maurice, 1987, « L'équivalence en traduction », *META*, vol. 32, n° 4, 392-402.
- SAMARA, Zoë, 1996, *Υπόκριση θεατρικού λόγου. Θεατρικό δοκίμιο*, Thessaloniki, University Studio Press.
- SNELL-HORNBY, Mary, 2006, *The Turns of Translation Studies. New paradigms or shifting viewpoints?*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- STECCONI, Ubaldo, 2007, « Five reasons why semiotics is good for Translations Studies », in Y. GAMBIER, M. SHLESINGER, R. STOLZE (eds), *Doubts and Directions in*

TRADUIRE: TRANSCRIRE, RÉ-ÉCRIRE OU RÉ-ÉNONCER

- Translation Studies*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 15-26.
- STEINER, Georges, 1975/1978, *Après Babel*, Paris, Albin Michel.
- TOURY, Gideon, 1995, *Descriptive Translation Studies and beyond*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- , 1999, «A Handful of paragraphs on "Translation" and "Norms"», C. SCHÄFFNER (ed.) *Translation and Norms*, Clevedon, Philadelphia, Toronto, Sydney, Johannesburg, Multilingual Matters LTD, 9-31.
- Tésor de la langue française, dictionnaire de la langue du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècles*, 1980, Paris, CNRS éditions, 16 vol., abrégé en TLF
- TYMOCZKO, Maria, 2005, «Trajectories of Research in Translation Studies», *META*, vol. 50, n° 4, 1082-1097.
- , 2007, *Enlarging Translation, Empowering Translators*, Manchester/Kinderhook, St. Jerome Publishing.
- VEGLIANTE, Jean-Charles, 1996, *D'écrire la traduction*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- VENUTI, Lawrence, 1995, *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, London/New York, Routledge.